

# Progrès ou déclin de l'humanité? : la conception de Lucrèce (De rerum natura, V 801-1457)

Autor(en): **Borle, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **19 (1962)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-17759>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Progrès ou déclin de l'humanité?

La conception de Lucrèce (*De rerum natura*, V 801-1457)<sup>1</sup>

Par Jean-Pierre Borle, Vevey

Carae uxori meae.

Dans son esquisse de sociologie préhistorique, Lucrèce a développé une conception radicalement opposée aux fleuves de lait et de miel chantés parfois par les poètes; pour lui, qui prend ainsi le contrepied d'une ferme tradition antique, il n'y a pas d'âge d'or. Son évocation des temps primitifs, pimentée de remarques satiriques sur les mœurs contemporaines, n'en a pas moins suscité – au cours de ces trente dernières années – des interprétations fort différentes, voire inconciliables.

Déclin ou progrès de l'humanité au Ve livre du *De rerum natura*? La question ne se pose pas, déclare par exemple Philipp Merlan (*Journal of the History of Ideas*, New-York, June 1950: *Lucretius, primitivist or progressivist?*). Partant d'une rapide analyse de structure, il découvre deux histoires successives de la civilisation, une version longue de 300 vers à partir de V 1105, une version condensée, les 18 vers finals du livre. Ces deux versions ont été selon lui arbitrairement juxtaposées par le premier éditeur. Il en déduit que nous avons affaire à un catalogue d'inventions, un chapitre d'heurématologie à la grecque, sans ordre chronologique ou logique, mais où domine la préoccupation de toujours dégager l'origine naturelle de toutes les découvertes humaines; c'est là le seul principe d'unité, la seule ligne directrice de l'auteur, qui mêle indistinctement inventions utiles et nuisibles. Une sorte de contre-pied du catalogue du Prométhée enchaîné où Eschyle ramène toutes les inventions à l'initiative du fils du Titan (Prométhée, v. 445-506).

Tout au contraire, dans la même revue, Charles F. Mullett, sous le titre évocateur de *Lucretius in Clio's chariot* (*J. of the History of Ideas*, New-York, June 1958), insiste sur le sens historique du poète latin, l'un des plus pénétrants de l'antiquité. Transposant dans le domaine de l'histoire les principes méthodologiques de la physique de Démocrite, Lucrèce cherche les causes des phénomènes sociaux, montre comment ils s'engendrent souvent eux-mêmes, et ainsi prolonge et approfondit les esquisses qu'il rencontrait chez Epicure, Platon et Thucydide. Mais le philosophe a trop souvent laissé dans l'ombre la valeur de l'historien; en tant que tel, Lucrèce insiste sur l'évolution, implicitement même sur le progrès de l'humanité, indéniable sur le plan technique, souhaité et possible sur le plan de l'esprit; par là, il adoucit les vues pessimistes du moraliste qui est en lui. En conclusion, Lucrèce est digne de la belle période d'historiographie gréco-romaine où il vit, et

---

<sup>1</sup> Texte complété d'une communication présentée au Groupe romand des Etudes latines, le 28 mai 1961, à Nyon.

qu'ont illustrée Posidonius, Diodore de Sicile, Varron, Salluste, César, bien que les Romains l'aient négligé.

Notons aussi que de leur côté les riches commentaires de Ernout-Robin et Bailey soutiennent la thèse selon laquelle le poète épicurien, sans bien sûr croire à l'âge d'or, ne laisse pas d'éprouver de la nostalgie pour les primitifs plus heureux, dans leur ignorance et leur innocence, que les civilisés corrompus par le luxe.

Face à des opinions si divergentes, force nous est de reprendre une fois de plus le texte du *De rerum natura*, d'en dégager autant que possible les lignes directrices, en nous aidant des recherches les plus fécondes portant sur la cohérence structurale, la démarche intellectuelle et la portée de la sociologie lucretienne<sup>2</sup>.

Une question de méthode doit être au préalable tranchée: faut-il compléter ou élucider le texte lucretien par les fragments d'Épicure ou d'autres penseurs grecs que nous avons conservés ? L'on sait tout le parti qu'en ont tiré Robin, puis Bailey pour comprendre un vers ou un court passage. Il serait en revanche dangereux d'y recourir pour interpréter le plan d'ensemble d'une partie. Le penseur romain en effet utilise et amalgame plusieurs sources diverses et prend souvent ses distances d'avec son vénéré maître Épicure<sup>3</sup>. Nous serons donc obligés de suivre avant tout le texte du poète, de nous laisser entraîner par son élan personnel, pour retrouver dans sa plus grande pureté son message.

Le livre V du *De rerum natura* présente une cosmologie, suivie d'une zoogonie, d'où l'on glisse, sans s'en apercevoir, – grâce à l'expression ambiguë de *mortalia saecla* (805)<sup>4</sup> – à la naissance des premiers hommes, qui apparaissent presque en même temps que les autres représentants du règne animal. Un climat humide et chaud, sans sautes de température, un sol encore très meuble, *mollia terrae arua* (780), favorisent l'éclosion et la survivance d'êtres délicats et démunis, si frêles que le poète ne les imagine guère adultes (816):

*terra cibum pueris, uestem uapor, herba cubile  
praebebat ...*

La digression qui suit sur les espèces disparues – où apparaît la théorie fort moderne de la sélection naturelle – et sur les animaux fabuleux doit suggérer peut-être au lecteur l'écoulement du temps, car au moment où nous abordons au v. 925 la

<sup>2</sup> Citons en particulier: K. Barwick: *Kompositionsprobleme im 5. Buch des Lucrez* (Philologus 1943, 193–229); K. Büchner, *Beobachtungen über Vers und Gedankengang bei Lukrez* (Diss. Leipzig 1936), sur l'unité de V 925–1389, p. 7–21; J. Bayet, *Lucrece devant la pensée grecque* (Mus. Helv. 1954, 89–100); A. O. Lovejoy and Boas, *Primitivism and Related Ideas in Antiquity* (Baltimore 1935); Marg. Taylor, *Progress and primitivism in Lucretius* (AJP 1947, 180–194).

<sup>3</sup> Cf. W. Lück, *Die Quellenfrage im 5. und 6. Buch des Lukrez* (Diss. Breslau 1932). L'examen de la cosmogonie et de l'astronomie (416–771) conduit l'auteur à postuler l'utilisation par Lucrece de cours de philosophie postérieurs à Épicure, d'où de multiples contaminations.

<sup>4</sup> L'expression apparaît d'abord au v. 791, pour être précisée deux vers plus loin par *animalia*, puis par *uolucres* et *cicadae*; reprise au v. 805, elle est expliquée tôt après par *infantes* et *pueri*, qui évoquent irrésistiblement le genre humain. Sur les autres développements sémantiques de *mortalis*, cf. J. Marouzeau, *Stylistique latine* 186–189.

sociologie humaine, nous entrons dans une nouvelle période nettement distincte de la première. Plus question d'un climat de serre : si la végétation croît en abondance, grâce à la vigueur juvénile de la terre, celle-ci est qualifiée de *dura tellus* (926), le climat est rude, les éléments se déchaînent avec violence : *uerbera uentorum imbrisque* (957).

Il semble que Lucrèce au cours de son travail de documentation a rencontré deux conceptions opposées de la nature primitive ; il a un peu hésité entre elles, d'où quelques flottements dans son développement. Mais il a fini par les concilier tant bien que mal, en les étageant chronologiquement. Il serait donc abusif, à mon sens, de vouloir expliquer le second passage en recourant au premier, ou de souligner les contradictions qui les distinguent.

La présentation de la race humaine en tant que telle a pour cadre des conditions naturelles qui n'ont rien d'un paradis. Pour les affronter, les êtres ont dû être résistants, vigoureux, ignorer la maladie. Mais l'adjectif *durus* revient, tel un refrain, pour nous ôter toute illusion sur les charmes de la vie primitive, et l'existence de nos premiers ancêtres est caractérisée par un vers dénué de toute appréciation laudative (932) :

*uolgiuago uitam tractabant more ferarum*

Le passage sur les produits du sol insiste sur l'incapacité de l'homme à le travailler, sans suggérer l'attrait de délices édéniques. La nourriture consiste en fruits sauvages, glands, arbouses, il est vrai plus gros et plus abondants que maintenant, mais guère succulents : *pabula dura*.

Une seule séquence rompt la grisaille du tableau : celle sur les sources désaltérantes : malgré une comparaison avec les bêtes sauvages – une fois de plus – elle ne manque pas de fraîcheur et contraste avec le ton âpre du contexte. Nous ne chercherons pourtant pas à y voir une interpolation ou une transposition de texte : on a trop aisément abusé de tels arguments. Bornons-nous, à propos de ce passage, à souligner la variété des timbres – si j'ose dire – tout au cours de cette œuvre complexe, déroutante parfois, et pourtant construite, comme peut l'être un oratorio<sup>5</sup>, et à voir dans ce tableau bucolique le souvenir éventuel d'essais de jeunesse du poète.

Tôt après d'ailleurs reprend le tableau sombre de l'humanité à ses origines : cavernes et branchages sont seuls à protéger des vents cinglants et du froid les corps nus et sales. L'absence de toute règle juridique, loin d'amener quelques mots sur la liberté, favorise les instincts égoïstes des plus forts : « tout ce que le hasard offrait à prendre, chacun s'en emparait instinctivement, ne sachant vivre et déployer ses forces que pour soi » (960sq.) :

*quod cuique obtulerat praedae fortuna, ferebat  
sponte sua<sup>6</sup> sibi quisque ualere et uiuere doctus.*

<sup>5</sup> Cf. les considérations suggestives de M. Pierre Schmid, *Les structures dans le poème de Lucrèce*, compte-rendu REL 1954, 61.

<sup>6</sup> « instinctivement », plutôt que « librement » ou « instruit à trouver en lui-même ... le principe de sa force et de sa vie » *Commentaire* Ernout-Robin, ou encore : « à sa guise », « at his own will » *Comment.* Bailey.



Hommes et femmes s'accouplent au hasard, sous l'empire du désir, la pression de la violence ou l'envie de quelques fruits.

La vigueur des primitifs leur permettait de vaincre en général les bêtes sauvages, mais la nuit renversait les chances au profit des sangliers et des lions. Sans rompre ici le développement, Lucrèce saisit l'occasion pour s'ériger contre l'évocation, chère sans doute à certains poètes ou philosophes antiques<sup>7</sup>, des premiers hommes en proie chaque soir à l'épouvante de ne plus voir le soleil. On sent ici, sous le prétexte d'une mise au point, la préoccupation du disciple d'Epicure de bannir, – fût-ce à propos des primitifs – toute imagination déraisonnable, toute inquiétude vaine. L'harmonie du rythme, la beauté de l'image soulignent encore la démonstration apaisante (975 sq.):

*sed taciti respectabant somnoque sepulti,  
dum rosea face sol inferret lumina caelo.*

Bientôt d'ailleurs, pour mieux insister sur les périls réels que la nuit multiplie, la description se fait âpre et terrifiante: c'est l'attaque nocturne des fauves, l'horrible tableau des membres déchiquetés, des appels à la mort des blessés pantelants. Le poète cède à un romantisme de l'atroce que renforcent le choix des épithètes (*adesus, tremulus, taeter, horriferus, saeuus*) et de constantes allitérations (993):

*uiuua uidens uiuo sepeliri uiscera busto.*

C'est pourtant à propos de la mort cruelle qui guettait les primitifs que le poète se lance dans une comparaison antithétique avec son époque: il stigmatise les hécatombes dues à la guerre et à la navigation maritime, les effets mortels des excès de table et du poison sciemment versé à autrui. Le ton – proche de Juvénal – se fait mordant.

Ainsi s'achève le premier panneau de la fresque préhistorique. Faut-il y voir avec la majorité des commentateurs et des exégètes (Robin, Bailey, Barwick etc.) «une vie de nature à tout prendre plus heureuse que la vie civilisée»<sup>8</sup>. Et Robin de relever à l'appui de sa démonstration de nombreux traits: résistance physique, abondance des produits du sol, liberté totale à l'égard des coutumes et des lois, caractère naturel des misères et des risques etc. Mais ces données ne doivent pas faire illusion: replacées dans leur contexte, elles présentent surtout des êtres vigoureux, amoureux, livrés à leurs seuls instincts; sans quoi, ils n'auraient pu survivre.

C'est travestir le sens du passage que d'y voir une vie exemplaire, souhaitable, proche de la félicité acquise par l'ascèse philosophique, alors que le poète nous décrit des brutes à peine sorties de l'animalité. La satire des mœurs contemporaines est virulente, parce que le moraliste déplore que dans les conditions bien meilleures du monde moderne, les hommes ne se montrent pas plus sages et plus vertueux. Mais l'évocateur de la préhistoire prend place parmi les réalistes pessimistes et reste plus proche de Diodore que de Posidonius<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> Notre information reste très déficiente à ce sujet; seuls échos relevés: Stace, *Theb.* IV 282; Manilius, I 69.

<sup>8</sup> *Comment.* Ernout-Robin III 113 et 126.

<sup>9</sup> Cf. Sénèque, *Ep.* 90 pour la vie sage et vertueuse des primitifs chez Posidonius. Sur les

Une vingtaine de vers à peine (1011–1027) suffisent à esquisser les premiers pas de la technique et les linéaments d'une solidarité sociale; raccourci dense et capital. Par une analyse subtile, Lucrèce note ou suggère les causes complexes et interdépendantes qui ont sorti l'homme de l'animalité; éléments matériels: la découverte du feu – rendant l'homme frileux – l'entraîne à la construction d'abris, et à la confection de vêtements; éléments psychologiques et sociaux: la création de la cellule familiale suscite les douceurs amoureuses et filiales, d'où l'on passe à l'association entre groupes, issue du désir de protéger femme et enfants contre la brutalité du voisin; convention volontaire, consciente, dont la source est la tendresse éprouvée pour les siens, et le résultat la conservation de l'espèce, car l'être devient plus délicat dans tous les sens du terme.

Le poète s'en plaint-il? Non. Le verbe *mollescere* – premier exemple connu de l'inchoatif – souligne sans valeur péjorative la transformation de l'ancien *durum genus*<sup>10</sup>.

Un excursus de 60 vers sur le langage articulé, une mise au point de 15 vers relative au feu et à la cuisson des aliments rompent la ligne naturelle du développement. Est-ce incohérence de la pensée? remaniements postérieurs? Nullement. Comme l'a montré K. Barwick (Kompositionsprobleme im 5. Buch des Lucrez, Philologus 1943, 193–229), il s'agit de deux points de la synthèse précédente, repris à loisir, pour en bien préciser l'origine naturelle. Avec Epicure, Lucrèce voit dans le langage, dans l'invention du vocabulaire, une création multilatérale, spontanée, perfectionnant la diversité des cris des animaux. Une fois de plus, la pression du besoin, le sentiment aussi de ses capacités virtuelles en matière d'articulation ont amené l'homme à parler.

Pour le feu de même, il s'agit d'éliminer implicitement tout recours à l'initiative de dieux ou demi-dieux. Pendant longtemps cette péricope sur le feu (1091–1104) a été condamnée, à l'instigation de Lachmann, comme une adjonction tardive ou mal placée<sup>11</sup>. Mais les travaux de K. Barwick, déjà cité, de K. Büchner (Beobachtungen über Vers und Gedankengang bei Lukrez), de M. Rosenzlaar (Versuch einer Deutung, Diss. Amsterdam 1941) ont insisté sur les reprises abruptes de développement, les preuves administrées tardivement, les compléments bizarrement introduits, comme si Lucrèce exigeait de son lecteur d'avoir toujours présents à l'esprit

---

ressemblances et les différences entre Lucrèce et Diodore, cf. W. Spoerri, *Späthellenistische Berichte über Welt, Kultur und Götter* (Basel 1959). Notons aussi la remarque pertinente de F. Wehrli à propos d'Epicure: «Trotz aller Gegenwarts kritik ist Epikurs Bild der Urzeit viel düsterer als dasjenige Dikaiarchs» (*Die Schule des Aristoteles*, I, Dikaiarchos [Basel 1944] 57).

<sup>10</sup> Robin et J. Bayet (*Lucrèce devant la pensée grecque*, Mus. Helv. 1954) ont montré dans ce passage l'indépendance de Lucrèce à l'égard d'Epicure, lorsqu'il donne au premier pacte social un fondement affectif. Si le poète transpose sans cesse la pensée grecque, il n'est point le servile traducteur d'une seule source; à une information riche et éclectique, il joint encore la réflexion souvent passionnée d'un Romain durement éprouvé par le chavirement de l'Etat au Ier siècle.

<sup>11</sup> G. Jelenko encore (*Die Komposition der Kulturgeschichte des Lucretius*, Wiener Studien 1936, 59–69) l'interprète comme une récurrence des recherches tardives de l'auteur sur les origines naturelles des inventions humaines, qui forment selon lui une seconde histoire de la civilisation débutant au v. 1241.

l'ensemble du sujet et le but essentiel visé. Embrassant une immense matière, ayant compulsé des sources diverses, notre poète n'a certes pas toujours trouvé à nos yeux de modernes le cheminement le plus logique et le plus clair pour exposer sa doctrine. On y a vu les traits d'une démarche encore archaïque de la pensée. Mais, avouons-le, ne nous arrive-t-il pas parfois, en résumant l'étude touffue d'un contemporain, de l'ordonner selon un autre plan, qui nous paraît bien plus logique et satisfaisant ! Cela doit nous rendre très circonspect à l'égard du texte du *De rerum natura*, surtout si l'on songe que c'est un poème, et que l'auteur n'a pas pu y mettre la dernière main !

A partir du v. 1105, nous reprenons l'évolution de l'humanité :

*inque dies magis hinc<sup>12</sup> uictum uitamque priorem  
commutare nouis monstrabant rebus et igni,  
ingenio qui praestabant et corde uigebant*

Il vaut la peine de noter pour une fois l'habileté du poète à maintenir la continuité et à suggérer la progression, après les digressions précédentes : *uita prior* remémore les premières huttes, les vêtements de peaux de bêtes<sup>13</sup> ; *ignis* (leçon des mss. corrigée à tort par les adversaires de la péricope précédente sur le feu), dont on vient de rappeler l'utilisation culinaire, joue avec *uictum* tout en aidant peut-être aux autres inventions ; enfin la mention très rare du rôle de quelques hommes supérieurs – encore que fort discrète vu la forme périphrastique<sup>14</sup> – fait peut-être pressentir l'importance du chef dans l'organisation politique.

Nous tombons en effet tôt après dans une société hiérarchisée, dominée par un roi. Peut-être le terme *novae res*, qui à proximité d'*igni* orientait la pensée vers les découvertes techniques devait-il aussi s'entendre dans son sens politique si habituel de révolution.

Ces rois ne doivent cependant pas être identifiés avec les hommes supérieurs, initiateurs des progrès matériels<sup>15</sup>. Rien ne l'indique, et ce serait trop se rapprocher de l'âge d'or politique imaginé par Posidonius : *illo saeculo quod aureum perhibent, penes sapientes fuisse regnum* (Sén. Ep. 90, 4). Lucrèce n'émet aucun jugement de valeur sur ces premiers monarques ; il se contente de constater leur rôle de bâtisseur

<sup>12</sup> Correction meilleure que *hi*, trop éloigné de la relative et inusité par Lucrèce comme antécédent. Mss. = *inuictum*.

<sup>13</sup> Il ne peut s'agir, comme le prétend B. Farrington, *Vita prior in Lucretius* (Hermathena 1953, 59–62), du stade de l'amitié, première époque humaine, par opposition au stade de la politique qui va suivre.

<sup>14</sup> Nous restons très loin de Posidonius qui attribuait à des philosophes précis l'invention de toutes les techniques essentielles : la roue du potier à Anacharsis, la voûte en arc à Démocrite etc. Sénèque rejette cette conception, tout en reconnaissant l'importance des *alti spiritus viros, et, ut ita dicam, a dis recentes* expression peu lucrétienne, s'il en est. Sén. Ep. 90, 44.

<sup>15</sup> Une expression de Sén. à propos du rôle des sages placés sur le trône rappelle pourtant le v. 1106 : *utilia atque inutilia monstrabant*. Ep. 90, 4. Cic. rapporte aussi aux sages l'idée de construire des villes fortes protectrices (*De or.* I 9, 36). Mais Lucrèce est capable de prendre ses distances à l'égard de ses sources ou d'amalgamer de manière personnelle celles qui lui conviennent.

de villes et de citadelles – refuges pour eux-mêmes (*sibi per fugiumque* 1109). L'expression signifie sans doute que l'*arx* est le lieu le mieux protégé de la ville, et que le roi s'y tient. Rien, dans le contexte proche, n'autorise l'interprétation tendancieuse de Robin, reprise par Bailey: «les premiers rois de Lucrèce ne songent qu'à asservir et dépouiller les faibles, cherchant dans leurs citadelles un refuge contre la révolte des opprimés». La distribution des biens eu égard à la beauté, à la force et enfin aux dons intellectuels (*ingenium*) respecte la hiérarchie des valeurs admise communément en ces temps. Lucrèce précise que l'or ne viendra que plus tard assurer la domination d'une ploutocratie (1113–1116). Il saisit aussitôt l'occasion pour engager à se contenter de peu, selon la doctrine épicurienne (1118):

*diuitiae grandes homini sunt viuere parce  
aequo animo.*

Puis, avec une véhémence où affluent images, comparaisons et jusqu'à l'évocation de l'affreux Tartare, – l'éloquence indignée étouffe ici le scepticisme – le poète décrit tous les périls suscités par les richesses et l'ambition. Le mouvement vigoureux se termine en demi-teinte sarcastique à l'adresse des puissants qui sont esclaves de l'opinion. Un dernier vers gnominique insiste sur la permanence de cette situation à travers les siècles: sur ce point là, il n'y a aucune évolution, ni en bien, ni en mal (1135):

*nec magis id nunc est neque erit mox quam fuit ante.*

Lucrèce reprend ensuite le processus historique et nous place de but en blanc devant une révolution régicide, introduite par un *ergo* en conséquence, qui d'abord surprend; en réalité, il établit la liaison avec le développement précédent du moraliste sur les luttes et la ruine qui guettent les ambitieux. Le morceau jouait sur deux plans: mise en garde générale de la morale épicurienne, et en sous-impulsion, analyse sociologique de la dégradation du pouvoir qui prépare à la révolution. Exemple typique de la démarche de pensée du poète; certains éléments d'une digression amènent le lecteur à mieux comprendre la trame générale et permettent de passer ensuite d'une manière apparemment abrupte à l'étape suivante.

La révolution politique (1136–1161) commence donc sans préambule par l'expression *regibus occisis*. Le verbe est autrement plus violent que dans l'annalistique romaine (*exactis* ou *expulsis*). Thème hellénique de l'hostilité contre les tyrans? souvenir des meurtres de Tarquin l'Ancien ou Servius Tullius?<sup>16</sup> brutalité de la révolte populaire imaginée par l'historien? La vérité touche peut-être à l'ensemble de ces facteurs. Quoi qu'il en soit, Lucrèce souligne la vengeance sanguinaire du peuple. C'est aussitôt l'anarchie, puis, à la faveur de la lassitude, l'organisation d'une démocratie constitutionnelle, imposée par une élite. Le célèbre cycle des régimes politiques, qu'on retrouve de Platon à Cicéron – en passant par Polybe –

<sup>16</sup> Rappelons la phrase de Tite-Live, à propos de ces meurtres familiaux «dignes de la tragédie grecque»: *tulit enim et Romana regia sceleris tragici exemplum, ut taedio regum maturior ueniret libertas ...* I 46, 3.



(monarchie, tyrannie, oligarchie ou démocratie, puis anarchie et retour soit à la tyrannie, soit à un système mixte) est ici ramené à trois étapes, dont la dernière évoque irrésistiblement la réalité romaine. L'importance des règles juridiques est soulignée; on établit un système de lois, un code pénal, pour le maintien de la paix publique. Heureuse innovation, semble-t-il, si l'on interprète le vers 1151 :

*inde metus maculat poenarum praemia uitae*

«Dès lors la crainte d'être puni ternit les jouissances effrénées de la vie» en donnant à *praemia* le sens ancien et étymologique qui le rapproche de *praeda*: part du butin qu'on s'attribue avant les autres (Dict. étym. Ernout-Meillet, s.u.)<sup>17</sup>. Le moraliste engage à suivre les voies de la justice, afin d'éviter le châtement ou simplement la crainte d'être découvert, car on est toujours à la merci d'une défaillance (1156):

*etsi fallit enim diuom genus humanumque.*

Déconcertante intrusion des dieux, dont on s'est étonné. On y a vu une simple formule, une cheville, ou une pointe ironique. Ne serait-ce pas une amorce du développement suivant ?

Aussi brusquement en effet qu'avait débuté le morceau sur les changements politiques, apparaît soudain le passage consacré aux origines de la religion (1161-1240). L'absence de transition est assez habituelle, et malgré certains exégètes, le moment choisi pour aborder le problème religieux n'est point si aberrant, si l'on songe qu'après avoir instauré un système politique et juridique nécessaire, l'esprit humain est maintenant assez développé pour se tourner vers les phénomènes célestes et aborder même la question du destin de l'univers. Ignorant tout des principes de la physique, les hommes d'alors ne pouvaient que recourir aux dieux pour expliquer ce qui les dépassait (1185sq.):

*nec poterant quibus id fieret cognoscere causas.  
ergo perfugium sibi habebant omnia diuis  
tradere ...*

Erreur naturelle, combien fatale, qui arrache au philosophe une exclamation de désespoir, toute proche du célèbre vers du livre I (1196sq.):

*quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis  
uolnera, quas lacrimas peperere minoribu' nostris!*

Ainsi, après avoir placé dans la continuité temporelle l'éclosion de la croyance aux dieux et les rites qui en découlent, Lucrèce, par cette exclamation désespérée sur leurs conséquences durables, nous amène à la critique générale des pratiques de la dévotion et des superstitions. On sait que sur ce point il est beaucoup plus intransigeant qu'Epicure lui-même. La seule vraie religion pour lui, c'est la contemplation sereine de tout ce qui peut se produire (1203):

---

<sup>17</sup> On pourrait rapprocher ce passage d'un fr. du *Sisyphé* de Critias (Diels 25) où au règne de la force sans contrainte ni châtement: οὐτ' αὖ κόλασμα τοῖς κακοῖς ἐγγίγνεται succède celui de la justice punitive: ἐζημιούτο δ' εἴ τις ἐξαμαρτάνοι. Le morceau continue, comme chez Lucrèce, par l'invention de la religion, mais en donne une explication toute différente: comme les méchants continuaient clandestinement leurs actes de violence, un sage imagina la crainte des dieux pour effrayer à propos des agissements même secrets.



*...pacata posse omnia mente tueri.*

Comme pour répondre à la question: pourquoi les hommes n'ont-ils pas encore atteint cette forme supérieure de piété, Lucrèce nous fait entendre que c'est là un idéal difficilement accessible, sans cesse remis en question, et que seule peut y conduire une ascèse philosophique et spirituelle. Avec toutes les ressources de sa nature ultra-sensible, il évoque l'épouvante qui saisit devant les éléments déchaînés et suscite le recours à la vaine imploration de divinités secourables. La vigueur de la description nous entraîne bien loin de l'ataraxie. On mesure là l'intensité de l'angoisse lucrétienne et de l'effort accompli pour imposer à un tempérament d'anxieux l'indifférence sereine qu'il prône.

Le passage, ne l'oublions pas, doit surtout expliquer l'universalité et la pérennité des croyances religieuses, malgré l'évolution de l'esprit humain. Seule la connaissance approfondie des principes des sciences physiques permet d'y échapper; deux vers nous rappellent même, comme pour souligner la difficulté, que la condition humaine, fût-elle entourée de la pompe romaine de la magistrature suprême (*pulchros fascas saeuasque securis*), paraît être le jouet d'un destin aveugle *uis abdita quaedam* (1233-1234).

Va-t-on dire que notre poète en condamnant les égarements de la piété y voit une régression de l'esprit humain? Non. Souhaiter le retour au stade antérieur à l'éclosion du sentiment religieux, ce serait supprimer du même coup toute possibilité pour l'entendement de s'élever vers la connaissance scientifique et les conceptions philosophiques. C'est en effet la même recherche d'explications – face aux énigmes de l'univers – le même besoin d'apaisement qui sont à l'origine des superstitions traditionnelles et de la doctrine épicurienne. Car, tant en matière politique que religieuse, les systèmes créés par l'esprit humain peuvent aboutir au meilleur ou au pire.

Le temps continue de couler, et selon un balancement concerté, nous repassons sur le plan des techniques (1241-1379). La découverte des métaux et leur utilisation pour forger des armes ou des outils conduit à des développements variés. La préférence du bronze – pour sa résistance – à l'or et à l'argent, puis son déclin à l'apparition du fer entraînent des remarques désabusées sur les modes qui changent, et l'estime inouïe où l'on tient maintenant l'or. Exemple aussi à l'appui de la théorie de l'évolution universelle, et rappel du déroulement des siècles (1276):

*sic uoluenta aetas commutat tempora rerum.*

L'importance des métaux dans la fabrication des armes nous vaut une esquisse des moyens de lutte en général, qui culmine dans cet étrange passage sur l'utilisation des animaux même sauvages dans les batailles. Après les chevaux et les éléphants des Carthaginois, le poète quitte en effet le terrain de l'histoire pour brosser un tableau féroce des sangliers, taureaux et lions qui échappent à leurs maîtres et sèment partout indistinctement le carnage. S'est-il inspiré de fresques ou de bas-reliefs représentant des chasses orientales? Je serais enclin à le croire, tout en

signalant aussi les recherches récentes sur des textes grecs narrant des combats contre des animaux monstrueux : il s'agirait en réalité de peaux de bêtes, masques et crinières portés par des tribus sauvages pour effrayer l'ennemi<sup>18</sup>.

Passant à des techniques plus pacifiques, mais toujours liées à l'emploi du fer, Lucrèce dit un mot du tissage, puis de la greffe et du marcottage, imités de la nature. Et le poète, loin de blâmer cet essor de la culture, de savourer en artiste la variété et la richesse des champs et des vergers.

Les besoins essentiels satisfaits, l'homme peut se tourner vers les arts d'agrément (1379–1408) : musique – imitée des oiseaux et du vent – et danse. Tableau idyllique des loisirs des bergers, vraie petite bucolique d'un ton assez différent de l'ensemble du poème et qui pourrait faire penser – ainsi qu'aux v. 945–952 – à un essai de jeunesse inséré dans le grand œuvre<sup>19</sup>. Mais une fois de plus le moraliste pointé (1409–1435) : la musique s'est compliquée sans procurer plus de plaisir à des auditeurs blasés. Et de reprendre quelques exemples cités pour décrire l'évolution et surtout noter que les progrès les plus importants tombent ensuite dans le discrédit ; l'homme reste torturé de désirs et s'épuise à toujours vouloir davantage. Cet esprit de lucre n'est pas nouveau, puisque le vêtement de peau déjà – d'une utilité indéniable – fut sans doute l'occasion de rixe homicide. Mais maintenant, que la technique a rendu la vie plus facile et agréable, l'homme n'a plus l'excuse de la nécessité. Le blâme concerne sans équivoque les contemporains (1425)<sup>20</sup> :

*quo magis in nobis, ut opinor, culpa resedit.*

Est-ce le progrès matériel en tant que tel qui est en cause ? Point du tout. Lucrèce a soin de rappeler encore la dureté de la vie primitive (1426) :

*frigus enim nudos sine pellibus excruciat/terrigenas;*

Le passage – essentiel pour comprendre la conception de Lucrèce – se termine sur une note tout épicurienne : la recherche acharnée du superflu est vaine, tant sur le plan personnel – la sagesse n'apprend-elle pas les limites du véritable plaisir – que sur le plan collectif, puisque la cupidité déchaîne les guerres.

Quatre vers (1436–1439) sur le rythme régulier des saisons et le retour périodique des astres indiquent sans doute les progrès accomplis en astronomie. K. Barwick y voit l'invention du calcul du temps, base nécessaire de la poésie épique dont on va parler. C'est peut-être aller trop loin.

Les indications (1440–1447) sur les tourelles des remparts, la délimitation des champs, la navigation à voile, la conclusion des traités entre peuples paraît d'abord

<sup>18</sup> Cf. R. Merkelbach, *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*, Nachtrag p. 252–254. – Les vers si bizarres (1341–1346 ou 1349) où Lucrèce critique l'in vraisemblance de ses propres données doivent être supprimés. Contra, K. Barwick (art. cit. Nachtrag p. 225–229, in *Philologus* 1943) qui y voit un usage de la diatribe romaine.

<sup>19</sup> La rudesse du v. 1402 insiste sur le manque de souplesse de ces danses paysannes, soit pour suggérer la maladresse de l'art chorégraphique encore dans l'enfance, soit pour noter la lourdeur de certains ballets folkloriques, – qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours !

<sup>20</sup> Le sens de « contemporain » est confirmé par le v. 1427 : ... *at nos nil laedit ueste carere/ purpurea atque auro ...*

une reprise d'éléments jetés en vrac. En réalité, le mouvement de la phrase et les imparfaits en font avant tout des indications chronologiques pour mieux insister sur l'apparition tardive de l'épopée et de l'écriture, qui leur sont postérieures<sup>21</sup>. Et Lucrèce de préciser que tout le passé évoqué ne nous est connu que par de vagues indices que décèle le raisonnement (1446 sq.):

... *quid sit prius actum respicere aetas*  
*nostra nequit, nisi qua ratio uestigia monstrat.*

C'est donc bien à une reconstitution logique de la préhistoire et de la proto-histoire (Ur- und Frühgeschichte) que nous avons eu affaire, malgré les allusions sporadiques à des réalités précises beaucoup plus récentes, sortes d'anachronismes semi-volontaires. La tâche du poète-sociologue est maintenant terminée. Ce serait à l'épopée et à l'histoire à prendre la relève.

Les dix derniers vers du livre rappellent, sans plus se soucier de chronologie, les inventions essentielles nées du besoin, puis les arts d'agrément – en y ajoutant les routes, la peinture et la sculpture. Cette nomenclature n'est point une table des matières, – pas plus que l'argument du livre V placé aux v. 64–77, dont on a abusé pour remettre de l'ordre dans l'exposé de la préhistoire ou en condamner d'importants fragments –; ce n'est point non plus une nouvelle version condensée de l'évolution humaine. Il y faut voir une conclusion qui présente librement l'essor de la civilisation, en prolonge les lignes et surtout formule la grande leçon du poète: toutes les découvertes sont dues à la conjonction de l'expérience pratique *usus* et de la réflexion créatrice *experientia mentis*, qui s'étayent l'une l'autre. C'est là le fondement de la lente marche en avant *progređientis* de l'humanité. Le facteur temps *paulatim, aetas*, l'intelligence rationnelle *ratio, cor*, l'enchaînement des inventions qui s'éclairent l'une l'autre<sup>22</sup>, rendent pleinement compte de l'épanouissement des arts et des techniques. Malgré les verbes au passé, le mouvement et les idées rappellent visiblement le thème du perfectionnement contemporain – des arts, de la navigation et de la philosophie – esquissé aux v. 332 sqq. du même livre:

*quare etiam quaedam nunc artes expoliuntur*  
*nunc etiam aulescunt.*

Si le motif final n'a pas l'éclat grandiose qui clôt d'autres livres, il n'en termine pas moins dignement l'histoire de l'humanité par un éloge de l'intelligence créatrice.

Nous avons insisté, au cours de ce rapide commentaire, sur l'unité générale, parce que le dessein de Lucrèce nous paraît incontestable. Le dernier tiers du livre V n'est ni un catalogue désordonné d'inventions, ni une suite de motifs pris au hasard pour

<sup>21</sup> Ce qui ruine, soit dit en passant, la tradition qui considère la poésie comme le premier des arts, enseigné par Apollon lui-même aux hommes de l'âge d'or.

<sup>22</sup> J'y ajouterais volontiers «l'habileté manuelle guidée par la réflexion», en interprétant *artes* au sens de *τέχνη* chez Aristote, et en le gardant au v. 1457 comme un abl. de moyen – au lieu d'y voir selon la tradition des commentateurs (Ernout, Bailey, etc.) un complément de *cacumen* au dat. mis pour *artium*, métriquement impossible.

vitupérer le genre humain. Qu'il soit fait néanmoins de morceaux divers, remontant souvent à des sources différentes, curieusement raccordés parfois, nous ne le nions pas. Nous n'avons pas celé les absences de transition, les bizarreries de la composition. Certaines sont plus apparentes que réelles. D'autres subsistent<sup>23</sup>. Sans préjuger du plan définitif auquel se serait arrêté l'auteur s'il avait pu mettre la dernière main à son œuvre, il nous semble néanmoins que la plupart des sujets traités ou abordés – techniques, langage, politique, religion, arts d'agrément, – devaient avoir leur place dans le déroulement de la préhistoire.

Dégageons maintenant les résultats de cette analyse. Il faut tout d'abord distinguer l'époque de l'éclosion des premiers germes de vie, dans un climat doux et humide, de l'âge des cavernes. Là vivent dans de dures conditions de puissantes brutes, animées d'instincts égoïstes. Nous sommes très loin de la vie harmonieuse et heureuse imaginée par Empédocle, les Pythagoriciens ou le Platon des Lois (III 679).

Lucrèce s'est ensuite attaché à montrer comment l'homme est peu à peu sorti de l'animalité; ce lent développement s'est réalisé sur plusieurs plans: matériel, social, puis politique, enfin artistique et culturel. Vues synthétiques complexes, où se mêlent ombres et lumières; les techniques sont à deux tranchants: le même fer qui permet le tissage et facilite la greffe rend les guerres plus meurtrières; l'intelligence qui, à l'aube des temps historiques, a mis au point l'astronomie, l'écriture, s'est égarée auparavant, entraînée par l'imagination, dans les superstitions religieuses dont l'humanité est loin d'être débarrassée; enfin cupidité et ambition, latentes dans le cœur de l'homme, ont trouvé de meilleurs terrains où s'épanouir.

Cependant, loin de regretter l'état de nature, le poète ne laisse pas de se passionner et de nous passionner pour l'évolution de l'être humain, l'amélioration des conditions de vie, les tensions de la vie politique, l'éclosion des arts, les balbutiements de l'esprit scientifique et philosophique encore tout imprégné de pensée mythique. A travers les chevauchements chronologiques, l'entrelacs subtil d'actions et de réactions de tous ordres, il y a là, comme dit J. Bayet<sup>24</sup>, «une vue évolutive visant à l'objectivité historique et psychologique, optimiste en ce qui concerne les techniques.» L'influence d'un Posidonius, d'un Panétius, a pu éventuellement assouplir sur ce point la stricte doctrine épicurienne<sup>25</sup>.

Faut-il aussi suivre J. Bayet lorsqu'il distingue, dans une perspective épicurienne plus orthodoxe, un premier stade du développement humain jusqu'à la constitution du langage inclusivement – accomplissement naturel de l'homme par l'usage de ses sens et le temps – un second stade au contraire, à partir de la découverte du feu formant charnière – où les progrès techniques, fruits de l'expérience et de l'activité

<sup>23</sup> On peut même supposer ici et là – par ex. aux v. 1436–1447 – des amorces de développements interrompus ou plusieurs essais sur un même sujet. Mais combien risquée et arbitraire la tentative de se substituer à l'auteur pour choisir ou supprimer ce qui n'est pas manifestement aberrant.

<sup>24</sup> Art. cit. in *Mus. Helv.* 1954, 97.

<sup>25</sup> Cf. l'art. riche et nuancé de M. Taylor, *Progress and Primitivism in Lucr.*, *AJP* 1947.



inventrice, mais vains au fond, suscitent d'insatiables désirs et s'accompagnent d'une détérioration morale ? Cette interprétation séduisante, fondée sur l'exégèse de la conclusion, rejoint en un sens les recherches de G. Jelenko sur le plan de l'histoire de la civilisation<sup>26</sup>. Elle paraît néanmoins trop rigoureuse. Avant même l'apparition de la cellule familiale, Lucrèce indiquait en passant les premiers progrès accomplis dans l'habitat, le vêtement, postérieurs eux-mêmes à la découverte du feu (V 1011-1016). Dans la conclusion même, tous les exemples cités ressortissent pour une part à la technique – à la seule exception des lois – et l'ensemble de ces nouveautés s'explique à la fois par l'usage pratique (*usus*), le temps (*aetas*) et l'intelligence rationnelle (*mens, ratio*).

Le lent développement de la pensée et de la technique va tout d'abord améliorer sans conteste le sort de l'humanité sur le plan matériel et rendre aussi la bête humaine plus délicate, plus douce, plus sociable. Est-ce le bonheur ? Non point. Avec une remarquable lucidité, le poète-philosophe note que la communauté, source d'entraide, de respect mutuel, contient aussi le germe de discordes, d'ambitions, d'abus de pouvoir. A mesure que s'éloignent les dangers naturels, écartés par l'adresse manuelle et intellectuelle, l'homme s'en crée d'autres : il fabrique des armes plus meurtrières, il oppose des masses guerrières toujours plus denses, il se risque au milieu des tempêtes. Le luxe obtenu à force d'habileté et de raffinement, loin d'apaiser les désirs les avive, les rend plus difficiles à satisfaire et déchaîne les jalousies. Lucrèce met le doigt sur le tragique destin de l'homme : les facilités matérielles ne font qu'accroître ses besoins ; c'est un perpétuel insatisfait qui se crée des occasions d'inquiétude ; le savoir et le luxe rendent encore plus redoutables ses mauvais instincts. L'on rejoint en un sens Pascal.

Faut-il voir là, avec la plupart des exégètes, une condamnation de la civilisation ? Dans l'introduction à son riche commentaire, Ernout écrivait par exemple : « ce n'est que petit à petit, à la suite de longs efforts, par une série d'ascensions souvent coupées de brusques chutes, que les humains se sont élevés jusqu'à une condition meilleure, au moins d'apparence. Car la fausse conception qu'ils ont du bonheur leur fait commettre des fautes et leur crée des désirs et des souffrances que leurs sauvages ancêtres ne connaissaient point. » (Comment. Ernout-Robin I, p. XII). Pourrait-on donc schématiser la conception lucrétienne de la manière suivante : aux progrès techniques indéniables que dessinerait une oblique ascendante, ou peu s'en faut, s'opposerait une autre oblique, descendante celle-là, graphique de la corruption des mœurs et de l'accroissement des désirs insatiables ? Au croisement de ces deux lignes se situerait peut-être une relative moyenne de bonheur, correspondant à la description de la vie pastorale agrémentée de jeux rustiques au son des pipeaux (V 1390-1404).

Si séduisant soit-il, un tel schéma appelle de fortes réserves. La vigueur des primitifs ne les met pas à l'abri de la dent cruelle des fauves ; bien plus, on ne peut parler à leur endroit ni de hauteur morale, ni d'aspirations élevées, ni même de la

<sup>26</sup> Art. cit. in Wiener Studien 1936, 59 sqq.



simplicité de mœurs douces et innocentes. Seuls comptent les instincts vitaux ; si leurs désirs sont vite satisfaits, ce n'est ni par vertu, ni par sens du vrai bonheur. De même, s'ils ne connaissent ni crainte de châtements divins, ni « Schadenfreude », c'est parce qu'ils n'ont aucune activité conceptuelle. En revanche, ils sont égoïstes et brutaux.

Le sociologue, chez Lucrèce, ne prêche pas le retour à la vie sauvage et primitive.

Son tableau du développement préhistorique est pourtant souvent traversé, arrêté même, par les réflexions du moraliste. Tout est motif pour mettre en garde contre les périls, les responsabilités, les convoitises que l'homme évolué multiplie comme à plaisir. En rejette-t-il la faute sur l'essor de la civilisation ? Il en accuse plutôt les erreurs de jugements, les faiblesses de l'âme humaine, l'ignorance de la véritable félicité et des moyens d'y parvenir. Les contemporains sont plus coupables que leurs lointains ancêtres, non parce que ceux-ci étaient meilleurs, mais parce que les conditions matérielles permettent maintenant de vivre assez facilement avec un minimum de confort ; la violence des appétits n'a donc plus d'excuse, et lorsqu'ils se déchaînent, ils peuvent maintenant user de tels moyens qu'ils entraînent des catastrophes : ainsi dans les guerres.

Cet enseignement de la morale, dans la pure ligne d'Epicure, est donné avec quelle véhémence, quel pathétique ! Entraîné par sa volonté d'adjurer ses compatriotes, Lucrèce glisse au cours de son exposé de la préhistoire des anachronismes semi-volontaires qui renvoient irrésistiblement à l'Etat romain. L'écho de ses angoisses personnelles donne un ton âpre et prenant à l'évocation des cataclysmes naturels et de la vaine crainte des dieux.

Mais le chant V se termine malgré tout sur une note claire : l'historien y est sensible aux créations incessantes du génie humain, à la lente ascension de l'humanité, et le philosophe songe sans doute que grâce au progrès même de la pensée la bonne doctrine peut apprendre à jouir avec mesure des bienfaits de la civilisation. Telle est à mon avis la leçon implicite qui se dégage de la fin du livre V, le relie à la ligne générale de l'œuvre, prépare l'éloge d'Epicure et de son système qui formera l'exorde du livre VI. Comme l'ensemble du poème en effet, la sociologie est elle aussi subordonnée à des fins éthiques. Il s'agit de prouver que les découvertes, dans quelque domaine que ce soit, s'expliquent sans aucun recours à des causes surnaturelles ou divines ; que d'autre part l'homme civilisé mésuse étrangement des pouvoirs qu'il s'est acquis, et fait par là son malheur et celui des autres. Ainsi le développement s'insère dans le système du *De rerum natura* qui doit enseigner aux contemporains de César et Cicéron l'art difficile de dépouiller ses ambitions et ses passions pour vivre, apaisé par les certitudes scientifiques, dans la satisfaction d'une *aurea mediocritas*.

Néanmoins le poète a tenu à brosser avec maîtrise un tableau suggestif, à la fois raisonné et riche de substance, des conquêtes de l'homme et de ses avatars. Son plan peut paraître touffu ; il n'en existe pas moins : selon une méthode très personnelle, avec des reprises, des arrêts, l'auteur fait défiler devant nous les principales

étapes de l'histoire humaine. Et jamais il n'imagine – comme le remarque avec pertinence Marg. Taylor, art. cit. – une régression possible des arts ou des techniques; il suggère plutôt que ces dernières compensent en partie les effets de l'affaiblissement des forces productives de la nature et en tout cas assurent la sécurité matérielle (VI 9–11). La variété extraordinaire de tons, les accents vibrants du moraliste n'ont jamais fourvoyé complètement le sociologue dans sa démarche lucide et soutenue.

Un dernier point reste à élucider. Si nous considérons qu'aux yeux de Lucrèce la technique et les méthodes rationnelles ne cessent de se perfectionner, n'est-ce pas en contradiction avec ses vues sur l'usure du monde et sa décrépitude sénile, qui terminent le chant II ? On a assez parlé de la composition en amande de l'œuvre de Lucrèce, pour ne pas s'étonner de trouver dans les conclusions des livres II et V les panneaux contrastés, mais complémentaires, d'un diptyque. Le premier esquissait une cosmologie qui aboutissait à la dégradation et à la mort de notre univers, comme de tout ce qui est combinaison naturelle d'atomes. Les signes précurseurs en étaient déjà patents: difficulté de la terre à créer des animaux même petits, stérilité des champs (II 1150–1174). A ce lugubre dépérissement des forces naturelles s'oppose, à la fin du livre V, la lente montée des découvertes humaines qui clôt le chant sur un accent de légitime fierté<sup>27</sup>.

On pourrait voir là les deux pôles vers lesquels se sent attiré Lucrèce: le sentiment profond du vieillissement et de l'anéantissement d'une part, de l'autre la foi dans la pensée, dans la force de la raison humaine, qui lui donne le courage et l'élan nécessaires pour mener à chef son grand œuvre; et l'on soulignerait du même coup la belle symétrie de la composition d'ensemble. La comparaison nous rappelle aussi que l'histoire de l'humanité s'inscrit dans le développement général de notre univers, qui, lui, peut être cyclique ou aboutir à l'anéantissement final, sans qu'il y ait contradiction.

Malgré des explications naïves et archaïques, des théories parfois caduques, l'œuvre du poète romain reste étonnamment proche et vivante. Comme lui, nous ne croyons plus au mythe du bon sauvage et de l'âge d'or; bien davantage que lui, nous pouvons être saisis d'admiration devant l'essor prodigieux des techniques du XX<sup>e</sup> siècle; et ne sommes-nous pas angoissés par l'accélération vertigineuse des conquêtes de la science face au développement si sporadique, si fragile, de la conscience humaine et des valeurs éthiques ? A vingt siècles de distance, nous nous trouvons paradoxalement bien placés pour comprendre les sentiments contradictoires qui déchirent l'âme de l'auteur du *De rerum natura*. Ses adjurations véhémentes rejoignent l'appel de Bergson à un «supplément d'âme», seule chance peut-être de survie de l'humanité d'aujourd'hui.

<sup>27</sup> Déjà les v. 330 sqq. insistaient sur la jeunesse du monde, et les exemples cités à l'appui étaient tous empruntés aux inventions de l'homme.